

## LE SOUPER DU SEIGNEUR,

### SOURCE ET SOMMET DE LA VIE CHRÉTIENNE

Le premier témoignage du Nouveau Testament sur l'eucharistie vient de Paul. On le trouve dans la *Première aux Corinthiens*. Cet écrit est à situer aux environs de l'an 56. À cette époque, les premiers chrétiens se réunissaient dans la résidence de l'un des membres de la communauté (*Rm* 16,5) pour prendre le souper du Seigneur (*deipon*, en grec qui signifie un repas solennel, celui du soir) et célébrer leur foi en la résurrection du Christ. Dans de telles conditions, on imagine facilement la proximité qui se vivait entre les participantes et les participants au rassemblement. Rien ne ressemblait à l'anonymat de nos grandes églises! Il importe de garder cette réalité en vue au cours de la lecture que nous faisons du texte de Paul.

Déjà en réaction aux baptisés qui continuaient à se nourrir de la viande offerte aux idoles, Paul avait présenté le sens qu'il donne à l'eucharistie (*I Co* 10,16-17). L'union au Corps et au Sang du Christ ainsi que l'unité du Corps que forment les membres de la communauté constituent les éléments principaux du discours.

D'autre part, *I Corinthiens* 11 constitue un passage très précieux pour qui est à la recherche du sens de l'eucharistie dans le Nouveau Testament. Rappelons que Paul a écrit *l'épître aux Corinthiens* en réponse à des informations qui lui sont parvenues par les gens de la famille de Chloé sur des divisions qui avaient cours dans la jeune communauté (1, 11). Or, la célébration du repas du Seigneur (11,20) se prêtait vraisemblablement à la démonstration des divisions et même à des scissions entre les frères (v. 18-19). Le terme *airesis* traduit par scission pourrait aussi être rendu par hérésie (v. 19); c'est dire la gravité de la situation. De fait, les plus riches de la communauté s'empiffraient, s'enivraient même, si bien que lorsqu'ils arrivaient au partage du pain au nom du Seigneur, ils se démarquaient nettement des pauvres qui n'avaient rien à se mettre sous la dent. Leur comportement allait à l'encontre du sens paulinien du « repas du Seigneur » tel que présenté plus haut. Paul y voit une menace réelle à l'unité de la communauté et une hérésie par rapport au sens de l'eucharistie. En effet, l'eucharistie devait réunir la communauté (11,20) en vue de la communion fraternelle (*koinonia*) et de la charité (*I Co* 11,22; *Ac* 6,2-4). Deux événements de la vie de Jésus donnaient sens au repas du Seigneur et guidaient son déroulement: la dernière Cène, lieu du don que Jésus a fait de sa vie et la multiplication des pains, lieu du partage des dons de Dieu.

C'est pourquoi Paul mentionne que la traction du pain au nom du Seigneur se passe au cours d'un repas pris en assemblée «*ekklèsia*» (v. 18), en commun (v. 20). Devant ce qui se passe chez les Corinthiens, il rappelle ce qu'il a reçu de la tradition qui remonte jusqu'au dernier repas de Jésus avec ses disciples (v. 23-25). Dans la dernière partie de son instruction, il tire les conclusions du sens que le Seigneur a donné à ce mémorial et l'applique aux Corinthiens (v. 26-34). Le message est percutant: «*Ainsi donc, quiconque mange le pain ou boit à la coupe du Seigneur indignement aura à répondre du corps et du sang du Seigneur (...). Ainsi donc, mes frères, quand vous vous réunissez pour manger, attendez-vous les uns les autres*». À partir du sens de l'eucharistie, Paul invita les

premiers chrétiens à se respecter les uns les autres par respect pour le Corps du Seigneur auquel ils communient et qu'ils forment en Église. Cet amour «respect» fait partie de l'ensemble de la vie des disciples de Jésus de Nazareth comme le laisse entendre plus loin la section qui porte sur l'amour fraternel ( *1 Corinthiens* 13).

Le passage sur lequel nous portons notre attention évoque également la souffrance des disciples provoquée par l'absence du Seigneur. En effet, le repas eucharistique est présenté comme le lieu de l'annonce de la mort du Seigneur et de l'attente de son retour: «*Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez à cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne*». On comprend alors que le repas eucharistique comble le vide laissé par l'absence du Seigneur en faisant communier les baptisés à la nouvelle forme de présence du Christ au cœur de la communauté rassemblée en son nom. L'intemporalité de l'événement pascal est ainsi bien soulignée. Le repas pris **aujourd'hui** rappelle l'événement salvifique passé et annonce l'avenir. L'eucharistie chrétienne est présentée comme une expression de foi en la mort salvifique de Jésus, d'espérance en son retour et d'annonce de sa présence dans l'amour vécu entre les sœurs et les frères.

Comme on peut le constater, Paul a su relier la pratique eucharistique à la vie des Corinthiens. Pour lui, il était inconcevable de rappeler la Cène du Seigneur, de prendre le repas en son nom tout en demeurant insensible à la misère des autres. La présente année consacrée à l'eucharistie pourra-t-elle nous aider à redécouvrir ce lien vital entre l'eucharistie et la vie? Il nous revient d'inscrire l'acte liturgique dans l'ensemble de la vie et de la mission ecclésiale au cœur du monde. C'est à cette condition que la célébration eucharistique demeurera la source et le sommet de la vie chrétienne.

**Jérôme**

*En Chantier*, 1 (15 novembre 2004)

## L'EUCHARISTIE, SOURCE ET SOMMET DE LA VIE ET DE LA MISSION DE L'ÉGLISE

*L'eucharistie, source et sommet de la vie et de la mission de l'Église.* C'est sous ce thème que s'ouvrira dans un an à Rome le XI<sup>e</sup> Synode des évêques. D'ici là, moi Jérôme, je consacrerai la plupart de mes billets à ce thème. Je me propose de revisiter les textes bibliques de l'institution de l'eucharistie, d'analyser le sens de l'eucharistie chez saint Paul, d'approfondir les écrits de Jean en regard de l'eucharistie et de considérer l'épître aux Hébreux sous l'angle eucharistique. Peut-être trouvez-vous ce programme indigeste? Rassurez-vous! Comme dans un bon repas pris à la manière orientale, je tenterai de servir les plats un à un, laissant un laps de temps suffisant entre eux pour l'échange, la fraternité et la digestion.

Les trois évangélistes Marc, Matthieu, Luc et saint Paul sont unanimes: l'eucharistie chrétienne tire son origine du dernier repas du Seigneur. Chacun de ces auteurs rapporte un récit que l'on nomme dans la tradition chrétienne «récit de l'institution de l'eucharistie». Paul fut le premier à l'écrire. Il dit l'avoir reçu du Seigneur et il le transmet aux nouveaux croyants (1 Co 11, 23-26). Relisons-le. Notons sa sobriété: situation de l'événement la nuit où le Seigneur fut livré, les gestes sur le pain, les paroles aux disciples et l'invitation à «faire ceci en mémoire de lui». Suivent les gestes et les paroles sur la coupe et de nouveau l'invitation à «faire ceci en mémoire de lui». La simple mention que c'est à la fin du repas que Jésus partagea la coupe d'alliance démontre bien que Paul et Luc, par la suite, écrivirent pour des chrétiens d'origine païenne. Matthieu et Marc n'ont pas senti le besoin de fournir cette indication puisqu'ils s'adressaient vraisemblablement à des chrétiens déjà initiés au rituel juif du repas de la Pâque.

Mais là n'est pas la différence la plus importante entre ces quatre. Chez Matthieu et Marc, la formule «faites ceci en mémoire de moi» est absente alors qu'elle occupe une place primordiale chez Luc et Paul qui, lui, la reprend deux fois. Comment expliquer l'omission de Marc et de Matthieu? Il semble bien que nous sommes en présence de deux traditions qui avaient cours dans les églises primitives. Marc et Matthieu représentent la tradition dite de Jérusalem tandis que Paul et Luc sont tributaires de la tradition d'Antioche de Syrie. À Jérusalem, au lendemain des événements de la mort -résurrection du Seigneur, il n'était pas nécessaire de rappeler la consigne de Jésus de «faire cela en mémoire de lui». La mémoire des chrétiens était encore toute fraîche. Cependant, les chrétiens d'origine grecque éloignés qu'ils étaient, dans le temps et l'espace, des derniers événements de la vie de Jésus, avaient besoin de fonder la pratique eucharistique dans la volonté même du Seigneur. C'est à ce besoin précis que répond la tradition d'Antioche.

Si l'Évangile n'était pas sorti de Jérusalem, l'héritage chrétien aurait été privé d'une signification première de l'eucharistie. En effet, le terme grec «anamnèsis» traduit en français par «mémoire» sert à rendre un autre mot hébreu «*zikkarôn*». Or, le «*zikkarôn*» est plus qu'un simple souvenir, qu'un simple exercice du cerveau humain; il évoque le rappel de l'événement passé, l'actualise dans l'histoire présente et annonce ce qui vient. Ainsi l'expression «faites ceci en mémoire de moi» de Jésus signifie «rappelez le don que

je fais de ma vie, rendez-le présent dans votre histoire et gardez l'espérance que c'est lui qui est porteur de vie à jamais». D'ailleurs, les quatre auteurs bibliques, chacun à leur façon, à la fin de leur récit, ouvrent une porte sur l'accomplissement plénier de la communion à venir dans le Royaume, lieu du repas éternel avec le Seigneur.

Grâce à sa créativité, la tradition d'Antioche a donc permis aux Églises, formées de personnes étrangères, à la culture hébraïque, de mieux comprendre le sens de l'eucharistie et d'en vivre. Tout se passe comme si la véritable fidélité à l'essentiel obligeait à la créativité. La tradition d'Antioche a su le faire en transformant la formulation même du récit en usage à Jérusalem tout en en gardant la signification première. À notre tour, comment serons-nous créatifs pour redonner à l'eucharistie la place essentielle qu'elle occupe dans la vie et la mission de l'Église ? La présente année préparatoire au Synode nous invite à cette réflexion.

**Jérôme**

*En Chantier*, 10 (septembre 2004)

## JÉRÔME À «CÉLÉBRER LES HEURES»

Même si elle date déjà de dix ans, une petite revue vient d'être portée à notre attention. Il s'agit de «*Célébrer les Heures*». La mission que se sont donnée les responsables consiste à «*parler de la prière de l'Église avec un intérêt prononcé pour la liturgie des Heures; publier des chroniques sur la Parole de Dieu, sur la théologie et l'histoire de la liturgie, sur l'aménagement liturgique des Heures, sur des matériaux de célébration*».1

Croyez-le ou non, moi Jérôme, j'ai été invité à écrire, pour cette noble revue, un article sur les difficultés que ressentent certaines personnes à prier avec les psaumes et surtout à proposer des clés pour dénouer les impasses. Mon article qui doit être prêt pour le début du mois d'août 2004 est déjà bien avancé et je ne peux pas résister à l'envie de vous en proposer un extrait. Il formera le cœur de ma chronique de ce mois.

Pour le psalmiste, la prière est une véritable relation avec SON Dieu qui est à la fois transcendant et proche. Dans sa proximité, Yahvé (nom le plus souvent utilisé dans le psautier) peut entendre et comprendre ce que vit le priant dans ses joies et ses peines, ses désespoirs et ses cris de vengeance. D'autre part, parce que Dieu est le Tout-Autre, le psalmiste est certain qu'il est en mesure de transformer les situations difficiles et qu'il mérite louange et action de grâces.

En effet, le psautier représente la vie de personnes qui aiment, qui se réjouissent, qui souffrent, qui espèrent, qui meurent et qui chantent. Ces croyants nous apprennent que, même aux jours les plus noirs, (LEUR Dieu) est présent; il crie avec nous et par nous. Comme textes sacrés, les psaumes nous montrent que, l'indignation de l'être humain devant l'injustice, le mal et la mort devient l'indignation de Dieu devant tout ce qui fait obstacle à l'avancement de son règne. Les psaumes nous apprennent aussi que l'attitude première de la personne croyante devant Dieu est celle de la louange.

Notre conviction profonde consiste à croire que la première clé de lecture des psaumes dépasse de beaucoup les trucs techniques. Elle réside plutôt dans une compréhension profonde de la nature des psaumes comme textes de prière, comme chants pour entrer en relation avec Dieu (NOTRE Dieu) et lui exprimer le fond de notre cœur avec tout ce que la vie y a engendré de sentiments de toutes sortes. En ce sens, la prière avec les psaumes suppose un abandon total du priant à son Dieu. Elle invite à se départir des masques, des peurs, des fausses pudeurs pour prendre la route de la confiance, comme c'est le cas pour deux amoureux.

Le texte entier paraîtra dans *Célébrer les Heures*. J'espère vous y retrouver comme lectrices et lecteurs.

**Jérôme**

---

1. *Célébrer les Heures* paraît quatre fois par année et coûte 10\$. À l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire de la revue, les membres de la direction offrent la possibilité de se procurer les numéros 1 à 35 au prix de 70\$. Vous pouvez vous les commander et vous abonner à cette revue en communiquant avec Denis Gagnon, o.p., 2715, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal (Québec) H3T 186. Téléphone: (514) 731-3603, poste 245.

*En Chantier*, 8(Mai 2004).

## DONNE-MOI À BOIRE... J'AI SOIF!

L'UNESCO a décrété que 2003 serait l'année internationale de l'eau douce et *Développement et Paix* a fait du thème de l'eau le sujet principal de sa campagne de carême 2004. Dans cette foulée, j'ai interrogé *l'évangile de Jean* pour savoir si Jésus a déjà manifesté le besoin d'avoir de l'eau, Pourquoi *l'évangile de Jean*? C'est qu'il est l'évangéliste qui emploie le plus souvent le terme grec «*hydôr*» qui signifie « eau », On en compte 23 mentions.

En Jean, le sens donné à l'eau varie selon le contexte où il est employé. C'est ainsi qu'au chapitre 1, l'eau est mise en lien avec le baptême pratiqué par Jean (1, 26,31, 33; 3, 23), À la suite des prophètes (*Is*44, 3; *Ez* 36,25-27; *Za* 12,10; 13,1; 14,8), l'eau symbolise aussi la présence et l'action de l'Esprit saint (3,5; 4,10,14), Le passage le plus significatif à cet égard se trouve certainement en 7,38-39: « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et il boira celui qui croit en moi. (...), Il parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui avaient cru en lui». Le terme «eau» est aussi utilisé dans son sens premier (2, 7,9; 4,7; 4,11. 13,15, 46), Cette eau revêt même une valeur curative grâce à l'intervention de Dieu en elle en 5, 3.4,7. Comme le démontre cette brève recherche, Jean donne à l'eau différentes significations en partant de son sens naturel jusqu'à un sens spirituel très élevé.

Revenons à notre sujet. Jésus a-t-il déjà demandé de l'eau à boire? Notons qu'il est rare que les évangélistes mentionnent le fait que Jésus ait désiré quelque bien matériel que ce soit pour lui-même. Au contraire, Jean 4, 31-34 laisse entendre qu'il refusait même la nourriture matérielle, Ici, on est loin de *Matthieu* 11, 18-19! Or, dans *l'évangile de Jean*, Jésus exprime un besoin personnel à deux reprises et chaque fois, il s'agit de l'eau.

En effet, après une longue marche (4,4), Jésus demande de l'eau à la Samaritaine. Il n'est pas dit dans le texte qu'elle lui en a donnée. Cet épisode fournit surtout le prétexte d'un échange où Jésus se révèle porteur de l'eau vive, source de la vie éternelle (4,10,14), Il permet aussi de présenter Jésus comme «Sauveur du monde» (4, 42), Il n'en reste pas moins que Jésus a exprimé dans ce passage de sa vie le besoin très naturel de goûter l'eau.

Un deuxième passage exprime le besoin que Jésus a eu de boire de l'eau. Il se trouve en 19,34, Cette fois, ce n'est plus le terme «eau» qui nous guide, mais bien l'expression «avoir soif» «*dipsein*» en grec. Juste avant sa mort, Jésus s'exclame «J'ai soif» (19, 28) et on lui sert du vinaigre. Remarquons que Jean ne rapporte pas les paroles de dérélition mentionnées en Marc et Matthieu: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» mais l'expression d'un besoin profondément humain: la soif. De plus, chez Matthieu et Marc, la présentation du vinaigre semble venir spontanément de l'entourage de Jésus (*Mc* 15,36; *Mt* 27, 48). En *Jean*, elle survient après une demande expresse de Jésus.

Jésus qui s'identifie aux défavorisés lorsqu'il dit: «J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire» (*Mt* 25, 35), n'est-il pas encore en train de nous interroger sur l'usage que nous faisons de l'eau, un bien essentiel à tout être humain, même à Celui qui de Dieu qu'il est, a daigné planter sa tente parmi nous? (*Jn* 1, 14). En qui l'entendons-nous encore dire « J'ai soif» et quel breuvage nous apprêtons-nous à lui servir?

Jérôme

*En Chantier*, 6(Mars 2004).

## JÉSUS DE NAZARETH DANS LES RÉCITS DE L'ENFANCE SELON LUC

Une meilleure connaissance des écrits élaborés dans le monde rabbinique au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère permet de mieux évaluer la valeur des récits de l'enfance des *évangiles de Matthieu et de Luc*. Chacun d'eux emprunte au style littéraire *midrashique* de type haggadah la prétention de mettre en évidence l'importance d'un héros biblique. Notons que Luc y a réussi au moyen d'un procédé utilisé dans le monde grec en son temps: le parallélisme. C'est ainsi qu'il crée constamment un parallèle entre Jean-Baptiste et Jésus. À cet égard, notons: l'annonce de la naissance de Jean (1, 5-25) et celle de Jésus (1,26-38); la naissance et la circoncision de Jean (1,57-66) et le refrain sur la croissance (1,80); la naissance et la circoncision de Jésus (2,1-21) de même qu'un récit sur sa croissance (2,40).

Cette section de l'évangile *de Luc* que constituent les récits de l'enfance, comme celle du *texte de Matthieu*, n'ont aucune prétention strictement biographique. Les éléments qu'elles contiennent visent à répondre à cette question: «Qui est Jésus de Nazareth qu'on a mis à mort et qui est ressuscité?». Ces récits se présentent alors comme une riche synthèse de la foi post-pascale. Pour nous en convaincre, relevons les titres donnés à Jésus: Fils du Très-Haut; Héritier du trône de David (Lc 1,32); Être saint, Fils de Dieu (1,35); Seigneur (1,43); Sauveur et Christ-Seigneur (2,11); Salut, Lumière des nations et Gloire du Peuple «Israël» (2,30-31); Enfant qui provoquera la chute et le relèvement de beaucoup en Israël (2,34). Remarquons que l'insistance porte plus sur la divinité que sur l'humanité du nouveau-né. Seules quelques mentions soulignent son humanité: fils premier-né de Marie (2,7); nouveau-né (2,12); enfant (2,17. 34.38.40.43.48); le petit enfant (2,27); garçon premier-né (2,23).

À partir de ces textes, qui annonçons-nous? Le petit Jésus de la crèche ou le Sauveur de l'humanité? Il est clair que Luc, témoin privilégié du 1<sup>er</sup> siècle, avait fait son choix!

**Jérôme**

*En Chantier*, 4(Janvier 2004)